



HAL
open science

Introduction

Corinne Grenouillet, Anthony Mangeon

► **To cite this version:**

Corinne Grenouillet, Anthony Mangeon. Introduction. Mémoires de l'événement. Constructions littéraires des faits historiques (XIXe-XXIe siècle), Presses universitaires de Strasbourg, pp.5-21, 2020, Configurations littéraires. hal-03147466

HAL Id: hal-03147466

<https://hal.science/hal-03147466>

Submitted on 19 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de
Corinne GRENOUILLET et Anthony MANGEON

Mémoires de l'événement
Constructions littéraires
des faits historiques
(XIX^e-XXI^e siècle)



PRESSES UNIVERSITAIRES DE STRASBOURG

Ouvrage publié avec le soutien de l'Université de Strasbourg

Illustration de couverture :
MIDDEL Cristina de, « Explosion », *The Afronauts*, 2012.
© Cristina de Middel.

ISBN : 979-10-344-0060-7
© 2019 Presses universitaires de Strasbourg
5 allée du Général Rouvillois
FR – 67083 Strasbourg Cedex

Introduction

Corinne GRENOUILLET et Anthony MANGEON*

S'il est une notion commune à l'histoire et à la littérature, c'est sans nul doute l'événement¹. Depuis quatre décennies, elle s'est trouvée au cœur de nombreux débats historiographiques, philosophiques et littéraires, ne cessant de faire « retour » au cours du « tragique xx^e siècle² ». Elle est même devenue un objet de réflexion partagée à l'ensemble des sciences sociales, jusqu'aux plus éloignées a priori de cette question, telle l'anthropologie, qui vise prioritairement la mise au jour de l'activité ordinaire et quotidienne des hommes et non l'exceptionnel³.

* Centre d'étude sur les représentations : idées, esthétique et littérature (CERIEL), équipe d'accueil Configurations littéraires, université de Strasbourg.
Ce volume est pour partie issu des travaux du CERIEL (Centre d'études sur les représentations : idées, esthétique, littérature) et de l'équipe d'accueil Configurations littéraires consacrés au savoir historique de la littérature et aux mémoires de l'événement.

1. Voir <http://ea1337.unistra.fr/ceriel/archives-du-ceriel/archives-2014-2015/> (consulté le 4 juillet 2017).
2. L'expression est de François Dosse, dans *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, Paris, Presses universitaires de France, « Le nœud gordien », 2010. Une des parties du livre est intitulée « Le tragique xx^e siècle et la redécouverte de l'événement ». Edgar Morin publie « Le retour de l'événement », *Communications*, n° 18, *L'événement*, Paris, Seuil, 1972. C'est aussi sous ce titre que Pierre Nora reprend, remanié, son article paru lui aussi, une première fois, dans *Communications*, n° 18 : NORA Pierre, « L'événement monstre », *Communications*, n° 18, *L'événement*, Paris, Seuil, 1972.
3. Voir OLAZABAL Ignace, LÉVY Joseph J. (dir.), *L'événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Québec, Presses de l'université Laval, « Sociologie au coin de la rue », 2006.

Loin de connaître une « fin de l'histoire » consommant la suprématie d'un modèle libéral régnant désormais sans partage après la chute du mur de Berlin et l'effondrement du bloc soviétique⁴, le *xxi*^e siècle aura expérimenté à son tour, à compter du 11 septembre 2001, les effets de « l'événement-monstre » et de sa médiatisation immédiate. Nous sommes ainsi entrés, selon l'historien François Hartog, dans un nouveau « régime d'historicité » : en effet, « [l]e 11 septembre 2001 pousse à la limite la logique de l'événement contemporain qui, se donnant à voir en train de se faire, s'historicise aussitôt et est déjà à lui-même sa propre commémoration⁵ ».

Les débats et définitions consacrés à l'événement sont multiples et des articles et des ouvrages existent qui, dans leur richesse et leur complexité, ont désormais valeur de synthèses reconnues⁶. Il convient pourtant de rappeler rapidement le sens de la notion d'événement. En dérivant du latin classique *evenire* signifiant tantôt « avoir une issue, un résultat » et tantôt « arriver, se produire », le mot « événement » a pris deux sens principaux dont le premier : « fait auquel aboutit une situation », voire « dénouement » (pour l'action théâtrale) est aujourd'hui vieilli.

Si nous nous référons essentiellement aux travaux d'historiens, nous n'ignorons pas l'importance des travaux des philosophes, dont Claude Romano, qui analyse l'événement sous l'angle de la phénoménologie dans ROMANO Claude, *L'événement et le monde*, Paris, Presses universitaires de France, « Épiméthée », 1998.

4. FUKUYAMA Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.
5. HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 116.
6. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on retient en littérature le livre de Sabrina Parent, dont toute la première partie revisite les diverses « approches de l'événement » : PARENT Sabrina, *Poétiques de l'événement. Claude Simon, Jean Rouaud, Eugène Savitzkaya, Jean Follain, Jacques Réda*, Paris, Classiques Garnier, « Études de littérature des *xx*^e et *xxi*^e siècles », 2011. Du côté des volumes collectifs, on peut également citer les actes de deux colloques : ALEXANDRE Didier, FRÉDÉRIC Madeleine, TOURET Michèle, PARENT Sabrina (dir.), *Que se passe-t-il? Événement, sciences humaines et littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2004, ainsi que son corollaire, BOISSET Emmanuel, CORNO Philippe (dir.), *Que m'arrive-t-il? Littérature et événement*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2006.

Cette première acception, qui n'est plus actualisée en dehors de la langue et de la littérature du xix^e et du début du xx^e siècle, faisait de l'événement le point d'arrivée d'une succession chronologique de faits. Le second sens, très large, voire trop large, peut en revanche susciter la déception : l'événement serait en effet à la fois « tout ce qui se produit, tout fait qui s'insère dans la durée », et « un fait d'une importance notable pour un individu ou une communauté humaine ». Les dictionnaires nous sont finalement de peu d'utilité pour préciser le sens de ce terme ; nous y aident davantage les travaux des historiens, qui privilégient l'étude des faits, des dates et des moments de rupture marquant la temporalité humaine. Or, quittant l'une des directions indiquées par l'étymologie du mot, l'intérêt des études historiques s'est déplacé, ces dernières années, de l'amont vers l'aval, c'est-à-dire de l'étude des chaînes de causalité aboutissant à l'événement comme *dénouement* (le *perfectum* d'*evenit* signifiant bien que « quelque chose est arrivé »), vers les conséquences de ce dernier. On s'attache ainsi de plus en plus « à scruter [...] non pas “ce qui est arrivé” mais bien “ce qui arrive à ce qui est arrivé” pour reprendre la formule de Pierre Laborie⁷ ».

Notre ouvrage a précisément l'objectif de comprendre ce qui arrive, ou plutôt ce qui est arrivé à quelques événements historiques dès lors qu'ils se sont trouvés au cœur de l'écriture littéraire. Explicitons dès lors le sens de l'adjectif « historique » que nous accolons à la notion d'événement, laquelle est parfois utilisée de façon large, conformément au deuxième sens du dictionnaire⁸. Contrairement aux événements que Marc Augé qualifie d'« élémentaires⁹ » (maladie, naissance ou mort),

7. GOETSCHEL Pascale, GRANGER Christophe, « Faire l'événement, un enjeu des sociétés contemporaines », *Sociétés & Représentations*, n° 32, vol. 2, *Faire l'événement*, 2011, p. 12-13.

8. Voir PARENT Sabrina, « Événement et littérature (et histoire) », p.159-178 de ce volume, où elle explique qu'un coucher de soleil peut constituer un événement, individuel donc, dans la poésie de Jacques Réda.

9. Marc Augé, dans un article cité par LÉVY Joseph J., « L'événement en anthropologie, de l'élémentaire au complexe », dans OLAZABAL Ignace, LÉVY Joseph J. (dir.), *L'événement en anthropologie*, op. cit., p. 14.

le propre de l'événement historique est d'être « supra-individuel¹⁰ » c'est-à-dire qu'il n'advient pas exclusivement à un individu mais lui échoit autant qu'aux autres membres d'une collectivité, tous sommés de se l'approprier et de le comprendre. L'événement historique n'a donc d'existence que dans l'élaboration différente qu'en réalisent des sujets, selon leur expérience, ou dans la construction différenciée qu'en opèrent les mémoires individuelles et collectives : ce n'est pas en effet la « séquence elle-même qui constitue l'événement, mais son impact qui élève l'épisode en événement¹¹ ». Dès lors :

[l]oin d'être confinée au statut de résidu dérisoire, mystifié, d'acteurs manipulés, la mémoire de l'événement invite à prendre au sérieux les acteurs, leurs compétences, et nous rappelle qu'elle commande souvent l'histoire qui se fait¹².

Le tournant historiographique des années soixante-dix, « inclu[ant] dans l'acte d'écrire l'histoire l'étude des usages et des pratiques de l'histoire¹³ », fut marqué par un regain d'intérêt pour tout ce qui venait mettre en cause ou concurrencer l'attention portée, depuis l'École des annales, au temps long ou à l'étude des structures. Dans cette nouvelle visée historiographique, de nombreux historiens ont proposé d'examiner les effets dans le temps des événements, et la manière dont ces derniers survivent dans les traces qu'ils laissent, lesquelles sont elles-mêmes inséparables de leur mise en mémoire et tributaires des aléas

10. KHABBAZ Lyne, « L'épreuve de l'événement supra-individuel : pour une phénoménologie de l'expérience historique », dans ALEXANDRE Didier, FRÉDÉRIC Madeleine, TOURET Michèle, PARENT Sabrina (dir.), *Que se passe-t-il? Événement, sciences humaines et littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2004, p. 19.

11. CAPDEVILA Luc, « Les temporalités de l'événement en histoire », dans ALEXANDRE Didier, FRÉDÉRIC Madeleine, TOURET Michèle, PARENT Sabrina (dir.), *Que se passe-t-il? Événement, sciences humaines et littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2004, p. 81.

12. DOSSE François, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 180.

13. *Ibid.*, p. 199.

de cette mémorialisation¹⁴. Décrivant l'événement au moyen de quatre traits essentiels, son imprévisibilité, le bouleversement qu'il opère dans le monde où il surgit, son intensité, et le retentissement qu'il aura à l'avenir, Michel Winock insiste par exemple, dans son article « Qu'est-ce que l'événement¹⁵ ? », sur la nécessaire prise en compte de son « onde de propagation ».

Considérer l'événement par ses traces engage de fait une conception philosophique, qu'on peut faire remonter à saint Augustin et qui se prolonge jusqu'à Gilles Deleuze en passant par Henri Bergson ou Walter Benjamin. Cela revient en effet à considérer que « le passé n'est jamais vraiment révolu, car il continue à travailler le présent dans un futur du passé¹⁶ ». Cette survivance du passé tient précisément à la mémoire, qui est durée, et où se superposent, et non se juxtaposent, le passé et le présent, dans une temporalité moins linéaire et successive que continue et « feuilletée¹⁷ ». Dès lors, deux conséquences s'ensuivent : si, d'une part, « les événements ne sont décelables qu'à partir de leurs traces, discursives ou non¹⁸ », c'est dans ces traces, ou à partir de ce qui en résulte, que leur sens sera prioritairement interrogé. Ainsi, comme l'écrivait Michel de Certeau, « l'événement n'est pas ce qu'on peut voir ou savoir de lui, mais ce qu'il devient¹⁹ » – et tout passé peut devenir

14. En particulier les auteurs publiés dans la série « L'histoire en débat » (Points Seuil). Voir DOSSE François, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, chap. VII, « L'événement revisité ».

15. WINOCK Michel, « Qu'est-ce qu'un événement ? », *L'Histoire*, n° 268, *10 jours qui ébranlèrent le monde*, 2002.

16. DOSSE François, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 78.

17. Voir notamment le chapitre V de DOSSE François, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, « Temporalités feuilletées ». Voir aussi les analyses de Régine Robin dans *La mémoire saturée*, première partie « Présences du passé » et notamment cette remarque : « le présent n'est pas un temps homogène, mais une articulation grinçante de temporalités différentes, hétérogènes, polyrythmiques », ROBIN Régine, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003, p. 37.

18. *Ibid.*, p. 178.

19. CERTEAU Michel de, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil, « Points essais », 1994, p. 54 ; cité par DOSSE François, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p. 157 et p. 167.

autre dans la mesure où il se trouve sans cesse diffracté et revisité par un futur riche d'événements ultérieurs. Enfin, si l'événement est « ce qu'il devient », s'il « n'est pas seulement déterminé par le fait d'avoir eu lieu », mais par la réception qui lui est conféré dans l'espace public²⁰, il importe d'examiner cette réception – qui est aussi construction ou configuration – au plan littéraire.

Participant de ce que François Dosse appelle, à la suite de Pierre Nora, un « tournant mémoriel²¹ », notre intérêt contemporain pour les mémoires de l'événement témoigne sans nul doute, de deux phénomènes imbriqués qui touchent, à leur façon, le monde des lettres. Il est, d'une part, la manifestation du « régime d'historicité²² » dans lequel nous sommes pris, c'est-à-dire de la manière, toute particulière, dont notre époque établit un rapport au présent, avec son passé et son futur, en privilégiant l'expérience immédiate et médiatique de l'histoire que François Hartog appelle « le présentisme ». Tandis que le flux continu d'informations déversées par les médias frappe d'obsolescence tout événement dès lors qu'il est remplacé par une nouvelle plus récente, et tandis que la société de consommation périmé à une vitesse stupéfiante les objets et les usages, pénétrant tout un chacun d'un sentiment de vertigineuse accélération sans autre fin qu'elle-même, nos sociétés de plus en plus composites se mettent parallèlement à interroger leurs mémoires, souvent divisées voire contradictoires, sinon conflictuelles. Car la mémoire « saturée » de notre société est composée des multiples mémoires portées par des groupes sociaux aux intérêts divergents, des

20. BARTHÉLÉMY Michel, « Événement et espace public : l'affaire Carpentras », *Quaderni*, n° 18, *Les espaces publics*, 1992, p. 129, <https://doi.org/10.3406/quad.1992.975> (consulté le 4 juillet 2018).

21. DOSSE François, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.* L'historien cite en effet, à la page suivante, la phrase conclusive des sept tomes des *Lieux de mémoire*, où Pierre Nora « précise que cette tyrannie de la mémoire ne durera peut-être qu'un temps, mais "c'était le nôtre" », DOSSE François, *Renaissance de l'événement*, *op. cit.*, p.181.

22. Cette notion, forgée par l'anthropologue Marshall Sahlins, dans *Des îles dans l'histoire* (traduction de l'anglais par un collectif de l'École des hautes études en sciences sociales sous la direction de Jacques Revel, Gallimard, 1989) a été reprise et développée par François Hartog dans HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 2003.

orientations politiques antagonistes conduisant au refoulement de certains événements ou, à l'inverse, à « l'hystérisation du rapport au passé²³ ».

Et nous atteignons là au second phénomène : à savoir l'actualisation, selon l'historien Johann Michel, de « régimes mémoriels » qui sont autant de « configurations » et d'« institutions de sens » ordonnant notre rapport au passé²⁴. Or ces régimes mémoriels se distinguent justement « les uns des autres non pas par leur temporalité, mais à travers les acteurs qui les portent et les investissent, et surtout grâce aux instruments dans lesquels ils s'incarnent, c'est-à-dire des lois, des lieux de mémoire, des programmes scolaires, etc.²⁵ » – liste non exhaustive dans laquelle il faut inclure les œuvres artistiques et littéraires, dont les programmes scolaires prescrivent justement la lecture comme le rappelle Patricia Principalli ici-même. Ces régimes relèvent aussi d'une hiérarchie des mémoires, des mémoires « fortes » (la mémoire de la Shoah, devenue au fil des années, une « religion civile » mondialisée²⁶) occultant, voire éclipsant, des mémoires plus « faibles » (celle du communisme par exemple). Ce volume témoigne justement de l'émergence de mémoires longtemps souterraines, à laquelle participe pleinement la littérature, celle de l'esclavage notamment (voir l'article de Rocío Munguía). Quant à la mémoire du génocide des Tutsis rwandais, elle a émergé dans l'espace public conduisant à la mise en place d'un « devoir de mémoire » quasi-institutionnel tôt après les faits : des écrivains participent en 1998 à une résidence d'écriture, et produisent des textes sur commande, comme l'explique Virginie Brinker. La littérature contribue alors à la consolidation de la position

23. ROBIN Régine, *La mémoire saturée*, *op. cit.*, p. 19. L'auteur utilise ce terme à propos du rapport à la mémoire de la Shoah en Israël.

24. MICHEL Johann, *Devenir descendant d'esclave. Enquête sur les régimes mémoriels*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Res Publica », 2015.

25. BOUVARD Hugo, « Comment commémorer l'esclavage? », *La vie des idées*, 17 septembre 2015, <http://www.laviedesidees.fr/Comment-commemorier-l-esclavage.html> (consulté le 3 juillet 2017).

26. Nous reprenons la formule d'Enzo Traverso dans *Le passé, modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, La Fabrique, 2005. Voir aussi Rousso Henry, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 94, 2007, p. 3-10, DOI 10.3917/ving.094.0003.

émergente ou forte d'une mémoire, qui s'impose parfois au détriment d'autres mémoires plus faibles ou plus faiblement audibles (telles les mémoires des révoltes et des luttes ouvrières²⁷).

Au sein de cette relecture mémorielle du passé, l'événement historique devient donc le point de cristallisation d'un certain nombre d'enjeux et de rapports de force que la littérature construit, au même titre que d'autres institutions sociales comme les lois ou les commémorations. La littérature participe ainsi à la construction autant qu'à la transmission de l'événement, allant jusqu'à jouer parfois un rôle pionnier lorsqu'elle met sous les feux de la rampe un événement oublié ou méconnu. Elle énonce/configure de surcroît cette mémoire de manière singulière, c'est-à-dire non pas en traitant l'événement de manière factuelle et vérifiable (ce que ferait l'histoire/les sciences historiques), mais bien souvent en le fictionnalisant.

Il s'agit donc de comprendre ce qui peut faire la spécificité des textes littéraires en la matière. Depuis les années soixante, le *linguistic turn* a fait admettre l'idée que l'écriture de l'histoire (par les historiens) repose largement sur des artifices et des constructions similaires à ceux utilisés par la fiction littéraire. S'élevant contre les dérives d'une telle conception, défendue notamment par Hayden White²⁸, et tout en considérant que l'histoire vise une « vérité » et une vérifiabilité étrangères à la plupart des projets fictionnels, Paul Ricœur a lui-même insisté sur l'importance de la « mise en forme littéraire ou scripturaire du discours porté à la connaissance des lecteurs d'histoire²⁹ », qui est selon lui une des trois

27. Nous nous inspirons ici des analyses d'Enzo Traverso, *Le passé, modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, op. cit.

28. Le premier chapitre du livre le plus connu de ce penseur de l'histoire, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1973), est lisible en ligne sous le titre « Poétiques de l'Histoire » : WHITE Hayden, « Poétiques de l'histoire », *Labyrinthe*, n° 33, « Patates chaudes » : poétique, savoirs, politique, 2009, p. 21-65. Depuis 2017, le lecteur français a accès à un ensemble de textes d'Hayden White, publiés sous CARRARD Philippe, *Hayden White. L'histoire s'écrit*, Paris, Éditions de la Sorbonne, « Libres cours », 2017.

29. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, « L'Ordre philosophique », 2000, p. 174.

phases de l'élaboration de la connaissance historique. Aujourd'hui, l'historien Ivan Jablonka affirme que « l'histoire est une littérature contemporaine³⁰ » et il souligne la nécessité de la mise en récit et d'une construction soigneuse de l'enquête historique. Histoire d'un fait divers sordide – l'assassinat d'une jeune fille en 2011, événement dont la couverture médiatique fut exceptionnelle – son essai *Laëtitia ou la fin des hommes*, quoique reposant entièrement sur des données factuelles vérifiables, a d'ailleurs été lu et reçu comme l'aurait été une fiction, et couronné par le prix Médicis en 2016. Ivan Jablonka est accompagné sur cette voie par de nombreux historiens dont l'écriture et les projets s'inspirent de l'écriture historique mais tendent vers la littérature³¹ : avec eux, la distinction entre récit historique et récit littéraire semble devenir problématique, sinon impossible. Une différence essentielle demeure pourtant : la tâche de l'historien reste en effet de rechercher et de recomposer la vérité des faits, tandis que la littérature ne poursuit pas nécessairement cette visée, et lorsqu'un écrivain s'inspire d'événements qu'il a vécus, observés, il s'attache aussi, le plus souvent, à inventer une poésie spécifique pour mieux parler de ce qui (lui) est arrivé.

S'interrogeant par exemple sur l'écriture de l'événement chez Claude Simon – dont l'œuvre se déploie à partir du traumatisme que fut pour lui la campagne de France de 1940 où son régiment fut « volatilisé » selon ses propres termes –, le critique Didier Alexandre a mis en évidence combien tout événement historique « retentit dans le présent d'un sujet³² » et il a défini la « singularité de la littérature, par rapport aux autres discours des sciences humaines » par « son refus du

30. JABLONKA Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 2014.

31. Voir SONNET Martine, *Atelier 62*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2008 ; VENAYRE Sylvain, *Une guerre au loin. Annam 1883*, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

32. ALEXANDRE Didier, « Le parfait de l'événement », dans ALEXANDRE Didier, FRÉDÉRIC Madeleine, TOURET Michèle, PARENT Sabrina (dir.), *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, op. cit., p. 178. Il s'inspire ici des travaux de Claude Romano.

discours normatif et donc [...] sa volonté d'être une herméneutique sans méthode, nouvelle et tâtonnante³³ ».

Chaque écrivain cherche ainsi sa voie propre pour dépeindre l'événement auquel il a participé et dans la fiction romanesque, ou le roman « de personnages » de facture plus traditionnelle, la création de subjectivités distinctes de celle de l'auteur constitue précisément un biais par lequel l'écriture peut construire une singulière « mémoire de l'événement ». Les jeux de la focalisation interne ou du discours intérieur permettent alors de figurer la mémoire d'un personnage ou d'un narrateur, sa conscience de l'événement en train de se produire ou son souvenir d'un événement passé.

On peut enfin suggérer que la « mémoire de l'événement » est tout autant celle qui se constitue dans l'esprit du lecteur, au moment de sa lecture (ou de ses lectures multiples) que celle qui est figurée dans les textes ou mise en œuvre par leur publication.

Les livres dont traite cet ouvrage renvoient ainsi à des textes de statuts fort différents. Dans la perspective d'une « histoire littéraire intégrée³⁴ », qui refuse et réfute les cloisonnements et les hiérarchies établies a priori, les œuvres étudiées ici sont le fait aussi bien de grands auteurs patrimoniaux (Stendhal et Lampedusa) que de potentiels « entrants » dans le champ littéraire français contemporain (Isabelle Stibbe, née en 1974 et auteurs de trois romans) ou d'auteurs (tel le Tchadien Koulsy Lamko), géographiquement situés en périphérie de Paris, la capitale française demeurant l'un des centres du champ littéraire mondialisé³⁵. Dans notre perspective, toutes les œuvres peuvent

33. *Ibid.*, p. 195.

34. MANGEON Anthony, « Pour une histoire littéraire intégrée (des centres aux marges, du national au transnational : littératures françaises, littératures francophones, littératures féminines », dans IMOUROU Abdoulaye (dir.), *La littérature africaine francophone. Mesures d'une présence au monde*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, « Écritures », 2014, p. 87-104.

35. CASANOVA Pascale, *La république mondiale des Lettres*, édition revue et corrigée, Paris, Seuil, « Points essais », 2008 [1999], partie 1 « Le monde littéraire », chap. III « L'espace littéraire mondial ».

témoigner d'un rapport particulier à l'événement, de même qu'à la forge des mémoires collectives³⁶. C'est pourquoi nous avons réuni ici des articles consacrés tant à la littérature française qu'aux littératures africaines et antillaises, Lampedusa constituant certes un écart à cette ligne, mais mineur, eu égard à la forte réception que connut en France, sous l'impulsion d'Aragon, son roman posthume *Le Guépard*, publié en 1958 et immédiatement traduit en français.

Il s'avère par ailleurs que la « mémoire » littéraire de l'événement peut être construite au sein de genres littéraires variés, tels le roman, qui fictionnalise les événements et parfois l'opération de « mémoire » elle-même (en mettant en scène un personnage qui se souvient), mais aussi la poésie, les journaux, les récits autobiographiques, les témoignages et les récits de filiation, qui relèvent, eux, de la catégorie du factuel³⁷.

Le cloisonnement même des genres est d'ailleurs mis à mal par les écritures contemporaines, qui pratiquent souvent l'hybridité : *L'Ombre d'Imana* de l'écrivaine ivoirienne Véronique Tadjo mêle ainsi récit poétique, journal de voyage, texte documentaire et recueil de voyages³⁸ ; *Avant de disparaître* de l'historien et romancier Sylvain Pattieu réunit de son côté paroles ouvrières reconstruites et inserts d'analyses historiennes³⁹.

Sans se restreindre à un « genre » établi, les travaux sur corpus tendent en outre à sélectionner dans la littérature une somme d'ouvrages sur un sujet donné, dont la masse contribue à la constitution des mémoires collectives. La récurrence de certains thèmes (l'ouvrier mort dans la littérature ouvrière, la séparation de la mère et de l'enfant dans les récits de l'esclavage) dessine les contours d'une mémoire des victimes de l'événement.

36. Le terme est intentionnellement au pluriel, le terme de « mémoire collective » renvoyant à des « cadres sociaux » variés et non unifiés.

37. GENETTE Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, « Poétique », 1991.

38. Voir BRINKER Virginie, « La transmission littéraire face à la médiatisation du génocide des Tutsis au Rwanda », p. 267-299 de ce volume.

39. Voir GRENOUILLET Corinne, « Mémoire de l'événement ouvrier : témoignages et romans français de la désindustrialisation au XXI^e siècle », p. 231-263 de ce volume.

Enfin, le volume aborde aussi la question artistique, notamment le cinéma : si littérature et cinéma sont liés par l'adaptation filmique, les chapitres de notre troisième partie ne se restreignent pas à cet aspect, mais envisagent la manière dont l'événement se diffracte, simultanément, dans les livres et à l'écran. Les arts plastiques, aux côtés du cinéma et de la littérature, ont également vocation à intégrer et perpétuer le souvenir de l'événement, par le biais de photographies et de peintures, qui s'inspirent ou relèvent de la culture populaire mondialisée.

Un livre, un événement

La première partie réunit des études centrées sur une œuvre, qu'elle soit romanesque ou non. Dans deux cas (Stendhal, Aragon), l'auteur a été plongé dans l'événement historique, dont il a éprouvé les conséquences heureuses ou, au contraire, funestes. L'écriture est alors concomitante de l'événement historique, qui est vécu par l'auteur comme une rupture marquant la fin d'un monde et l'entrée dans un autre.

Dans le premier chapitre, Xavier Bourdenet explore ainsi le double paradoxe qui fait de Stendhal, témoin direct des Trois Glorieuses de juillet 1830, dont il transcrivit à chaud certains temps forts dans les marges de ses lectures, l'auteur d'une « chronique de 1830 », *Le Rouge et le Noir*, où ne figure cependant aucune allusion à cette révolution – comme si elle n'avait en réalité jamais eu lieu. Pourtant Stendhal voit sa carrière prospérer après cette révolution tant attendue de lui. En explicitant les diverses raisons de cet étonnant effacement, Xavier Bourdenet montre que le roman, de sa version manuscrite à sa version imprimée, n'en a pas moins conservé une trace cryptée et cryptique, faisant résonner cet événement dans la vie de l'auteur lui-même.

À travers le regard rétrospectif et quasi autobiographique d'Aragon, *Le Roman inachevé* (1956) dessine quant à lui la mémoire de deux événements majeurs : la Première Guerre mondiale, et le Rapport Khrouchtchev (1956), dont les répercussions jouent aussi bien dans l'ordre de l'intime qu'au plan collectif et historique. Roselyne Waller montre alors comment le poème rend compte de ces événements. Loin d'une démarche narrative

et documentaire, il compose avec eux au moyen d'une écriture diagonale et biaisée qui traduit la situation politique critique dans laquelle se trouve pris le poète, contraint par l'histoire de reconnaître et dire l'indicible ou l'inavoué. Dans le contexte de l'époque, le poème se constitue alors lui-même en événement, à travers les débats idéologiques qu'il suscite et surtout comme renaissance d'un poète inaugurant avec lui une nouvelle orientation de son écriture.

Dans leurs romans respectifs, *Le Guépard* (1958) et *Les Bouts de bois de Dieu* (1960), Giuseppe Tomasi di Lampedusa et Ousmane Sembène s'emparent quant à eux d'événements situés dans un passé plus lointain ou dont ils n'ont pas été témoins directs; ils en opèrent alors une transposition romanesque pour des raisons à la fois littéraire, idéologique et politique. Dans *Le Guépard*, Sylvie Servoise montre ainsi comment une révolution politique, dont le héros romanesque feint de croire qu'elle n'a jamais eu lieu, affecte en réalité profondément sa sensibilité et partant sa situation historique. Ce n'est qu'à la fin du roman, quand les yeux de l'aristocrate palermitain se décillent, que son point de vue change radicalement sur l'arrivée, jadis, des troupes garibaldiennes en Sicile, longtemps assimilée par lui à un non-événement, alors que le débarquement des Mille à Marsala constitua en réalité l'acte fondateur de l'unité italienne en 1860. Dans le même temps que le personnage revisite alors sa vie à la lumière de sa tardive prise de conscience, la narration invite implicitement le lecteur à une reprise rétrospective de son développement: les traces de l'événement y étaient de fait bel et bien présentes et nombreuses, mais simplement rendues invisibles par une volonté délibérée de s'aveugler sur le sens réel de l'Histoire.

À l'inverse de cet escamotage de l'événement dans *Le Guépard*, d'autant plus paradoxal qu'il constitue une révélation pour le lecteur, le romancier et cinéaste sénégalais Sembène Ousmane parvient, dans un roman à forte dimension argumentative, à redonner un poids historique à divers mouvements sociaux ouvriers en Afrique de l'Ouest, au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Tal Sela analyse comment le roman *Les Bouts de bois de Dieu* (1960) met en fiction la grève des cheminots

du Dakar-Niger (1947-1948) en empruntant sa trame narrative à divers épisodes de répressions coloniales similaires (à Thiès en 1938, à Grand-Bassam en 1949). Construisant comme tel l'*événement* que fut cette grève, ce récit a conféré aux milliers de cheminots qui y participèrent une nouvelle dignité, voire un incontestable sentiment de fierté d'avoir contribué à écrire une page d'histoire héroïque de leur pays.

Pour aborder de front cette question d'une mémoire littéraire et paradoxale de l'événement historique, cette première partie de l'ouvrage aborde donc les manières dont un événement singulier peut se trouver tout à la fois escamoté, révélé ou transmis dans les textes.

L'événement au miroir d'un corpus

La deuxième partie de l'ouvrage réunit des contributions mues par une autre méthode : la constitution de corpus. C'est au sein d'ensembles aux contours variables que les auteurs des cinq chapitres suivants constatent à la fois l'occultation et la multiplication des mémoires de l'événement, dont ils soulignent alors les antagonismes politiques.

Dans « La mémoire de l'événement dans les fictions historiques de jeunesse », Patricia Principalli étudie quantitativement autant que qualitativement un vaste corpus d'ouvrages rédigés pour les enfants et les adolescents. Elle montre comment cette production privilégie et donc construit certaines mémoires au détriment d'autres, processus confirmé par les sélections de textes retenues par les programmes scolaires. Ainsi la mémoire du xx^e siècle est-elle aujourd'hui mise en valeur, avec en son cœur, celles des deux guerres mondiales et de l'extermination des Juifs d'Europe. À l'inverse, la Commune, le Front populaire ou Mai 68, semblent largement occultés au profit d'autres événements relevant des mémoires historiques dominantes actuellement.

Spécialiste des écritures littéraires de l'événement, auxquelles elle a consacré sa thèse (*Poétiques de l'événement*, 2011) après avoir participé à la coordination d'un volume collectif sur la question (*Que se passe-t-il? Événement, sciences humaines et littérature*, 2004), Sabrina Parent revient

brièvement sur son cheminement théorique avant d'illustrer son propos par une étude du massacre de Thiaroye (1^{er} décembre 1944), tel qu'il s'est trouvé commémoré dans la poésie et le cinéma d'Afrique.

Cette question des répressions coloniales débouche alors sur un autre type de mémoires, celles de la guerre d'Algérie qu'on se refusa longtemps à nommer telle pour la désigner par l'euphémisme d'« événements ». Catherine Brun revient sur ce passé encore à vif qui, ressenti de part et d'autre de la Méditerranée comme insuffisamment « mémorialisé » en dépit de la masse d'écrits le concernant, n'a cessé de générer des productions littéraires, filmiques, historiographiques, révélant en définitive moins une guerre des mémoires qu'une bataille des fictions. L'auteure élabore alors une minutieuse « mnémographie », en étudiant les divers réajustements mémoriels et les résurgences sporadiques d'événements qui alimentent de fait une « postmémoire » où certains traumatismes fondateurs, transmis aux générations ultérieures, se donnent désormais à lire dans des fictions mémorielles laissant subrepticement « apparaître des dimensions du réel qui n'étaient pas perçues comme telles au moment des faits⁴⁰ ».

La question de l'invisibilité est au cœur des deux dernières contributions, les événements qui y sont traités ayant été recouverts ou minorés. En s'intéressant aux mémoires contemporaines de la traite et de l'esclavage qui, dans le domaine francophone, ont pallié l'absence d'autobiographies et de témoignages d'esclaves par un recours conjoint aux archives négrières et aux pouvoirs de la fiction, Rocío Munguía explore une dimension elle-même méconnue dans cette histoire au long cours, à savoir l'expérience de la servitude par les femmes, et elle montre alors comment les mémoires de l'esclavage se trouvent reconfigurées dès lors qu'on déplace la focale des figures masculines aux figures féminines de la résistance.

40. VIDAL-NAQUET Pierre, *Les Juifs, la mémoire et le présent*, t. 3, Réflexions sur le génocide, Paris, La Découverte, « Cahiers libres », 1995, p. 221, cité dans WIEVIORKA Annette, « Pierre Vidal-Naquet face aux “assassins” de la mémoire », dans HARTOG François, SCHMITT-PANTEL Pauline, SCHNAPP Alain (dir.), *Pierre Vidal-Naquet un historien dans la cité*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui. Histoire contemporaine », 1998, p. 196.

Centrant son propos sur une autre lutte plus contemporaine, celle des ouvriers contre la désindustrialisation et les fermetures d'usine, Corinne Grenouillet montre pour finir comment la littérature supplée à l'invisibilisation des luttes ouvrières dans le champ médiatique ; elle analyse notamment comment un combat social ne devient « événement » qu'en s'imposant médiatiquement au moyen d'actions spectaculaires. Après avoir dressé un panorama des nombreux récits qui, ces dernières décennies, ont pris prétexte de la fermeture d'usines pour interroger la mémoire ouvrière menacée elle-même de disparition, elle dévoile également quelles stratégies déploient la fiction et l'écriture documentaire pour donner à la littérature soit une valeur de témoignage et de connaissance comparable aux enquêtes historiques soit une dimension contrefactuelle militante qui tenterait de réhabiliter l'espoir.

Il s'agit donc d'envisager les « batailles de mémoires⁴¹ » auxquels prend part la littérature, en portant au jour des événements minorés par les mémoires dominantes, ou en participant à la fabrique de mémoires contradictoires et antagonistes.

Transmission littéraire et artistique

La troisième partie réunit deux contributions étudiant les mémoires de l'événement dans les arts (arts plastiques et cinéma) autant que dans la littérature.

La caractéristique de la transmission de l'événement contemporain est en effet de s'opérer d'abord par le moyen d'images, celles des médias télévisuels en premier lieu, qui sont à l'origine de la fabrique d'une « mémoire de l'événement » parfois fallacieuse.

Commis dans le cadre de la guerre civile rwandaise en 1994, le génocide des Tutsis étudié par Virginie Brinker, a ainsi donné lieu à une surenchère d'images télévisuelles consacrées à la période post-génocidaire

41. Nous empruntons son titre au livre de HAMEL Yan, *La bataille des mémoires. La Seconde Guerre mondiale et le roman français*, Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, « Socius », 2006.

(opération Turquoise, exode des Hutu), au détriment de la réalité des massacres. Cette production déséquilibrée d'images a suscité une abondante littérature fictionnelle et/ou documentaire. En la prenant pour objet, et en la confrontant aux productions cinématographiques qui en furent souvent dérivées, Virginie Brinker montre comment divers écrivains africains, interpellés par ces événements et sommés d'en rendre compte a posteriori et sans disposer du témoignage des victimes disparues, ont alors élaboré un « style iconique » et une stratégie littéraire de « survoyance » pour concurrencer efficacement les mass médias, dont les représentations médiatiques du conflit furent aussi partielles que partiales et souvent empreintes de stéréotypes coloniaux, donnant ainsi à voir ce qui ne l'était justement pas.

Pour Ninon Chavoz, l'événement à l'origine de la figure de « l'afro-naute », dont se sont saisis aussi bien des créateurs africains (Monsengo Shula ou Yinka Shonibare) et européens (Cristina de Middel) que des écrivains (Henri Lopes, Sandrine Bessora, Abdourahman Waberi) est en réalité double, tout à la fois fictionnel et historique. Il se fait jour en effet avec la publication d'un *comic* des années cinquante montrant, pour la première fois, un cosmonaute à la peau noire mais dissimulé jusqu'à la dernière case par un « casque de verre », et à l'occasion d'un projet utopique contemporain des indépendances africaines : une tentative de vol spatial initié par un original, le Zambien Edward Makuka Nkoloso, au début des années soixante. L'auteur montre alors comment la production artistique et médiatique a abondamment diffracté, en ce premier quart du XXI^e siècle, cette figure de l'afro-naute qui s'avère ainsi étonnamment plastique, à tous les sens du terme.

Au terme de ce parcours de lecture, on espère donc que ce volume aura éclairé par ses études les manières dont la littérature construit et conserve les mémoires des événements historiques, et qu'il contribuera utilement, à ce titre, à une réflexion qui intéresse aujourd'hui autant les historiens que les chercheurs en littérature.

